



Une dernière fois, le fronton du cinéma “Colisée” fait culminer sa véhémence. Quel stucateur a donné ici tout son art? Le soleil déploie un éventail de lumière, jailli d’un point caché derrière le cirque. Il illumine les maisonnettes de la colline d’un couchant superlatif. Il les martèle d’or et les aplatit sur le bois d’un retable.





Les rues vides dans une soirée tranquille, ou bien au grand midi, un jour où personne n'est. La combinaison infinie des façades se poursuit dans les coins et les recoins de la ville déserte.

Cette ville n'existe pas. Nul urbaniste ne l'a tracée, nul prince ne l'a voulue. La ville est née avec les exilés venus pour fuir la misère et travailler. La ville n'a pas été bâtie pour la conquête, pour le futur. Elle s'assemble de tous ceux qui ont perdu.

L'exil ne vient pas après la cession, la rupture, la guerre. L'exil est l'origine même.





Dans les arrière-cours chargées de souvenirs, une seule fois est la bonne. Un seul coin de rue, une seule façade antique, aux aplats de peinture murale nettoyée par la lumière qui coupe et qui découpe.

Les assiettes cassées dans le ciment, les angles aigus des murs fragiles, le pont de fer qui saute la rivière à sec.

Les bancs où les vieux viennent siéger comme en un paradis, pour veiller sur des enfants morts avant d'avoir su.

Les arcades où se poursuit l'attente, bien après le départ de ceux qui ont attendu. Des perspectives vides qui savent encore l'indécision.

Il n'y a pas de chagrin pour les compagnons de la solitude, du silence, de l'abandon. Grâce à leur corps, les jambes mesurent, les yeux dessinent, le visage reconnaît. Ils ne veulent ni prendre, ni dire. Et ils se dépouillent de toute vanité.